

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 14

Artikel: Souvenir
Autor: Thomas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. a série ; 3 fr. les deux.

En souscription :

VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ

à l'Exposition universelle et Course à Fribourg et à Berne, suivis des

AVENTURES DE PHILIPPE GRISET.

Le nombre des souscripteurs étant suffisant, nous allons commencer immédiatement l'impression de cet ouvrage, et la souscription sera fermée le 15 avril. Prix, pour les souscripteurs, 1 fr. 60. En librairie, 2 fr.

Souvenir.

C'était après le souper !... Enfoncés, mon ami et moi, chacun dans un large fauteuil, les pieds sur les chenets, nous fumions un cigare dont la légère fumée bleuâtre s'élevait en spirales fantastiques au dessus de nos têtes.

Nous étions à ce moment délicieux qui suit un bon repas, qui est presque de la somnolence, mais qui cependant nous laisse toutes nos idées lucides et nous fait trouver un charme tout particulier dans la conversation.

Le feu flambait dans l'âtre avec des pétilllements réjouissants ;... au dehors, le vent soufflait avec des sifflements parfois lugubres !

Tout à coup, une petite braise tomba et s'en vint rouler sur le plancher.

« C'est curieux », me dit mon ami en la repoussant dans le foyer, et rompant le silence qui durait depuis un instant, « c'est curieux combien ces flammes capricieuses réveillent en moi de souvenirs... et des souvenirs très éloignés... Il me revient maintenant, — je ne sais pourquoi, — une aventure assez curieuse, survenue à une demoiselle, il y a bien des années, et qui décida du bonheur de sa vie ! Veux-tu que je te la raconte, ou préfères-tu ?... »

— Raconte, lui dis-je, ... j'adore les aventures, ... surtout après souper et devant un bon feu !

— Tout d'abord, reprit-il, crois-tu au hasard ?...

— Guère, lui répondis-je.

— Eh ! bien, écoute, et si après m'avoir entendu tu n'y crois pas, ... je renonce à te convertir.

Ayant remis une bûche dans la cheminée, mon ami s'étendit de tout son long dans son fauteuil, et commença en ces termes :

Une jeune fille, charmante, cela va sans dire, du nom d'Henriette, habitait Londres, où elle vivait seule avec sa mère infirme, ... c'est te dire qu'elle sortait assez peu.

Très timide du reste, naïve, un peu romanesque, elle voyait les jours s'écouler sans ennui, sans monotonie et sans désirer autre chose.

Un soir, comme elle faisait à haute voix sa lecture habituelle, un violent coup de sonnette retentit. — C'était une dépêche lui annonçant que son oncle, gravement malade, désirait la voir au plus tôt et la pria de partir par le premier train du lendemain.

De Londres à Liverpool, où demeurait ce dernier, ce n'est pas petit voyage, surtout pour une jeune fille qui n'a jamais quitté l'égide maternelle ; aussi on se figurera sans peine quelles furent les recommandations de la maman.

— Ne cause avec personne, lui dit-elle d'une voix émue, ... tâche d'entrer dans un compartiment où il y ait beaucoup de monde, et surtout prends bien garde aux voleurs, méfie-toi de ceux qui voudront s'approcher de toi et engager la conversation, fussent-ils même habillés comme des gentlemen... et patati et patata !

Le lendemain donc, Henriette, le cœur un peu gros, montait dans un wagon rempli de voyageurs.

Elle se glorifiait déjà d'être si bien entourée, lorsqu'à la première station tous ses compagnons de route descendirent (c'était jour de fête dans la ville de B.) et elle se trouva seule, ... toute seule, ce qu'elle redoutait le plus au monde.

À la station suivante, la portière s'ouvrit brusquement et un jeune homme, très bien mis, portant à la main une boîte d'une forme bizarre, entra et vint prendre place juste à côté de la jeune fille, puis il se mit à l'observer avec attention.

Tous les conseils de la veille revinrent à la mémoire d'Henriette, et dès cet instant elle fut persuadée qu'elle se trouvait en présence d'un de ces voleurs du grand monde, qui sont d'autant plus à redouter que rien chez eux ne trahit leur véritable profession.

La pauvre petite commençait à avoir peur. — De son côté, le jeune homme la regardait de plus en plus attentivement.

Que faire ? pensa-t-elle. Appeler serait inutile, et du reste que dirais-je, de quoi pourrais-je me plaindre ?

Soudain, après un sifflement strident, le train s'engouffra dans un tunnel, et laissa nos deux jeunes gens dans l'obscurité la plus profonde.

Précipitamment, Henriette enfoua sa main dans

sa poche, mais, ô terreur !! une autre main que la sienne y était déjà !

Elle s'en empara vivement et la serra avec toute la force que la peur lui donnait en ce moment.

Pendant ce temps, le train sortait du tunnel et la jeune fille tremblante, pâle comme un linge, allait enfin essayer d'appeler au secours, lorsqu'elle vit avec stupeur que sa main se trouvait... dans la poche du paletot de son compagnon et non dans la sienne !! Dans sa précipitation, elle s'était trompée !

Le jeune homme, lui, le poignet toujours serré par Henriette, paraissait fort étonné ; mais, sans chercher toutefois à se dégager, il lui demanda poliment une explication.

— Oh ! pardon, monsieur ! s'écria-t-elle en rougissant jusqu'à la racine des cheveux et en le lâchant brusquement, mais je vous avais pris pour...

— Pour ?...

— Pour un voleur ! Et alors, avec toute sa franche naïveté, elle se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé, les conseils de sa mère, ses terreurs lorsqu'elle s'était trouvée seule... qu'elle l'avait vu entrer, et qu'il était venu s'asseoir tout près d'elle, quand d'autres sièges étaient encore vides... puis l'arrivée du tunnel et sa méprise en croyant mettre sa main dans sa poche...

Le voyageur se mit à rire, comme tu le comprendras aisément.

— Ce que c'est que l'imagination ! lui dit-il. Je me suis mis à côté de vous bien qu'il y eût de la place ailleurs, c'est vrai, mais j'avais pour cela deux excellentes raisons. Je déteste voyager en arrière, et en second lieu j'aime assez avoir un compagnon de route et, mieux encore, une charmante compagne.

Puis il s'informa où elle allait, et quand elle lui eut raconté la maladie de son oncle, il se trouva, — toujours le hasard, tu vois, — qu'il le connaissait particulièrement, étant lui-même médecin à Liverpool. La boîte suspecte n'était autre chose que sa trousse !

En descendant du train, il lui offrit de l'accompagner ; elle accepta et... tu devines le reste ?

— Mais non, lui dis-je, continue !

— Eh bien ! l'oncle se guérit rapidement par les soins de notre docteur, qui le visitait régulièrement tous les jours (visites intéressées, il est vrai, puisqu'elles lui permettaient ainsi de voir et de causer à Henriette), et un beau matin qu'il se promenait avec son malade dans le jardin, il lui demanda, avec toutes les formalités d'usage, la main de sa nièce. L'oncle ému, enchanté, donna son consentement *par intérim*, écrivit à la mère ; une semaine après, on fêta les fiançailles de nos deux voyageurs, et six mois plus tard le mariage se célébrait à Liverpool.

Maintenant... me dire que tu doutes encore du hasard ?...

— C'est bon en Angleterre, fis-je en hochant la tête, mais en Suisse ?

— Et bien ?...

— Les tunnels ne sont pas assez longs.

Dr THOMAS.

Une mauvaise farce.

Un monsieur, propriétaire d'une jolie maison de campagne, et qui va furetant partout pour dénicher quelque objet d'art, qu'il achète souvent à vil prix de jeunes artistes dans le besoin, ou de personnes incompetentes, et qu'il revend toujours très cher, s'est fait ainsi un vrai musée où l'on remarque, entr'autres, une admirable collection de tableaux modernes. Il y a quelques semaines, notre amateur partait pour un séjour en Italie, laissant la garde de ses richesses à son vieux domestique. Cinq ou six jours après son départ, un inconnu, à mise très correcte, se présente et annonce au domestique qu'il viendra le lendemain exécuter quelques restaurations de tableaux, de la part du propriétaire, dont il montre une lettre, que, par politesse, le vieux serviteur ne veut pas lire.

Disons tout de suite que rien n'était plus faux que la dite lettre.

Le lendemain, en effet, cinq ou six peintres arrivèrent, portant des échelles, des boîtes à couleurs, des palettes, des pinceaux et se mirent à l'ouvrage, sous les ordres de celui qui était venu, la veille, prévenir le domestique.

Celui-ci, n'ayant aucun soupçon, devint très familier avec les peintres ; il leur offrit des rafraichissements, et bientôt il fut pour eux comme un vieux camarade.

Un beau jour, on déjeûna copieusement. On vida plusieurs bouteilles de champagne choisies dans la cave du maître absent. Ils étaient si drôles, ces peintres, que leur nouvel ami, en leur compagnie, se grisa et s'endormit. Le lendemain, il fut tout étonné de ne pas voir revenir ses joyeux compères. Ils ne reparurent pas. Curieux de voir les restaurations qui avaient été faites, il alla examiner les tableaux.

Il poussa un cri d'horreur. Au lieu de toiles remarquables, de paysages, de portraits, il y avait une véritable exposition de sujets les plus incohérents.

Les femmes avaient les lèvres ornées de moustaches superbes, les hommes avaient des nez enlumés comme des pochards, les paysages étaient ornés de lunes grimaçantes, de pierrots, d'extravagances de toute sorte. Immédiatement le domestique envoya un télégramme à son maître, qui revint en toute hâte. A l'aspect de cette incroyable transformation, il faillit devenir fou.

L'enquête ouverte par le juge, et qui n'a pas encore abouti, lui a donné la conviction que notre amateur de tableaux exploitait depuis longtemps les jeunes artistes, qui ont probablement voulu se venger.

Servîço po servîço.

Djan Luvi à Rodo avai 'na balle histoire dè Napoléion, que lâi avai z'âo z'u età baillâ pè sa ballaschéra Marienne, qu'étâi cousenâirè pè Lyon, et cé lâivro fasâi einviâ à tot lo veladzo ; kê tsacon arâi volliu vairè lo bio potré que y'avâi âo premi foliet, iô on vayâi l'Empereu à tsévau su 'na balla grise, avoué son copa-bise ein travai, coumeint lè z'hus-siers dào grand conset, et que tégnaî onna lunette